

## Visages du politique au cinéma

Marie-Claude Loiselle

Number 158, September 2012

Visages du politique au cinéma

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67633ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loiselle, M.-C. (2012). Visages du politique au cinéma. *24 images*, (158), 4–6.



Manifestation nocturne à Montréal. En médaillon: barricades en Mai 68 © Chris Marler

# Visages du politique au cinéma

**S'il est commode en période de calme apparent** et, plus encore, dans une ère d'apathie politique comme celle que traversait le Québec depuis 20 ou 30 ans, de faire comme si les choses du monde et les conflits de notre temps se passaient à distance, loin des sphères de la vie privée, lorsque se réveille une colère trop longtemps endormie, la perception que nous avons de notre rapport (individuel et collectif) au monde s'en trouve brusquement bouleversée et remise en question. C'est ainsi que la crise étudiante qui a éclaté chez nous ce printemps, en ramenant violemment le politique au cœur de la vie sociale, nous a tous forcés à prendre position, soulevant du coup pour les artistes la question de la place qu'ils occupent face à ce qui se joue autant sous leurs yeux que de façon plus souterraine.

**Qu'en est-il de la présence du politique dans le cinéma aujourd'hui?** Si le politique n'a jamais cessé de traverser la société de façon diagonale, notamment par les rapports de forces qui s'y déploient perpétuellement, il avait pourtant depuis un bon moment quitté la place publique pour se retrancher dans des lieux moins clairement définis. Doit-on alors considérer que le politique n'a jamais déserté le cinéma mais que sa présence s'est simplement déplacée? Il serait pourtant trop facile de s'en remettre à cette idée convenue que *tout est politique*. Il ne fait pas de doute que le cinéma est particulièrement sensible aux idéologies, qu'il les diffuse autant qu'il les détourne ou les combat, mais il faut chercher à percevoir, au-delà de cette affirmation que tout est politique, de quelle façon plus précisément cet art a la capacité d'*agir sur le regard* que chacun de nous porte sur le monde et sur ce qui lie les hommes entre eux.

**Si la politique a quitté la place publique**, c'est aussi que la prise de parole y a disparu, remplacée par l'industrie des grands médias et des communications qui, malgré l'essor fulgurant d'Internet et des réseaux sociaux, continue d'exercer un ascendant considérable sur la conscience collective. Nous sommes littéralement capturés, possédés par des mots et des images devenus pauvres et sans portée critique – qui sont aussi ceux de la politique. Or, face à cet appauvrissement, il est encore un lieu où une prise de parole indomptée maintient sa présence: dans le champ artistique, là où la pensée et les mots ont conservé la capacité de faire entendre et de faire voir, de secouer nos facultés engourdies. Si ceux qui ont le Pouvoir ont le pouvoir d'agir sur le réel, le cinéma, l'art ont le pouvoir d'agir sur le lien qui relie les hommes entre eux et avec le monde. C'est là où se situe leur force lorsqu'ils savent s'en emparer...

**Une chose est claire**: ce n'est pas parce qu'un film aborde des enjeux politiques, ou qu'il se présente comme l'instrument immédiat d'une action politique, qu'il est *politique*. Les réalisations ouvertement engagées pour une cause, une idée visent rarement à libérer le regard et la pensée mais plutôt à coller ensemble de l'information et des images qui se concentrent uniquement sur ce qui doit être compris. Elles reconduisent le plus souvent les mêmes conventions formelles, les mêmes techniques de persuasion que celles qu'emploient les médias ou le cinéma usiné, ne donnant que l'illusion réconfortante de la contestation en servant, au mieux de soupape à l'indignation, au pire d'allié, même involontaire, du pouvoir politique qu'il prétend contester tout en en demeurant prisonnier (voir par exemple *Survivre au progrès* et notre texte du n° 156). Nous avons donc fait le choix de ne pas nous attarder à la catégorie des «films à sujet», pourtant nombreux du côté du documentaire québécois, et qui, dans la majorité des cas, ont bien peu à voir avec le cinéma, pour privilégier ce qui circule entre les différentes formes explorées par le cinéma et les enjeux du monde contemporain. Car il ne fait pas de doute que ce n'est que lorsqu'il adopte une «forme qui pense» (selon l'expression si lumineuse de Godard) qu'un film participe à créer ce qui n'existe pas encore... et, parfois même, à envisager l'hypothèse d'un autre monde possible.

**La question de ce que peut le cinéma** face aux maux du monde actuel met le plus souvent en évidence sa fatale impuissance. C'est que le cinéma n'agit pas en tant que contre-pouvoir – ce qui en ferait une autre forme de pouvoir en réaction au pouvoir établi. Il n'agit pas non plus sur le réel mais plutôt sur le regard du spectateur. En cela, son seul véritable «pouvoir» positif se trouve dans sa fonction émancipatrice. *Voir et apprendre à voir* demeurent pour le cinéma sa plus grande force révolutionnaire: soit une force à la fois créatrice, visionnaire, subversive par la faculté qu'il a de remettre en question les formes et les pensées dominantes. Briser les images avec d'autres images. Le cinéma, l'art, dans ce qu'ils ont de plus libre, viennent bousculer la perception commune de la réalité, le réel étant toujours un espace de possibles, un espace à construire dont la transformation dépend de la capacité de remettre constamment en cause nos certitudes et nos habitudes. Cette liberté rejaille tout particulièrement sur les formes par lesquelles se révèle et circule la pensée d'un film. Heurter, briser, bouleverser notre rapport à la réalité telle que nous nous sommes habitués à l'éprouver, là se situe la véritable dimension politique d'un film. Et cela ne peut se faire que par des choix formels qui prennent en compte ce qu'il



Pas étonnant  
que les Chats  
nous abandonnent



y a de mouvant et d'indéterminé dans la réalité même autant que dans ce qui lie l'homme au monde. Une forme politique est donc fondamentalement une forme vivante, ouverte, sans cesse à l'affût de ce qui est en train d'éclorre, de se définir, d'émerger de l'opacité inhérente au monde. C'est dans la manière dont la forme et le sens sont indissolublement liés qu'un *film pense*, permettant que se déploie la dimension politique de l'esthétique. C'est du reste pour cette raison que l'expérience esthétique que propose un film révèle bien souvent davantage sur l'époque que toute analyse sociologique. Quelque chose du monde parle à travers les films.

**Une question demeure pourtant en suspens, jamais résolue**, qu'à chaque film tout cinéaste doit de nouveau affronter : Comment le cinéma peut-il *réfléchir* (dans les deux sens du terme) les images du monde? Les réfléchir de façon à ce que la forme d'un film soit en mesure d'accueillir en le gardant vivant ce qui émane du lien unique d'un cinéaste avec son temps. Mais cette question en englobe aussi une autre dès lors que l'urgence invite à être partie prenante de ce qui traverse nos sociétés en ce moment, ce vaste mouvement rhizomique qui se répand un peu partout dans le monde avec une force que nous n'avions pas connue depuis longtemps : comment filmer la présence du politique dans la vie actuelle? La crise sociale qui a éclaté ce printemps au Québec, précipitée d'abord par une jeunesse ardente et beaucoup plus politisée que nous l'avions présumé, présente tous les signes d'un réveil politique durable laissant croire que nous arrivons à un point de basculement, de rupture. Ce que la jeunesse du Québec et d'ailleurs vient exprimer avec force aujourd'hui, c'est que ce monde en apparence stable et quasi immuable dans lequel nous vivons depuis quelque trente ans, qui pourtant ne cessait de montrer les preuves d'une catastrophe de plus en plus imminente, ce monde usé, moribond ne lui convient pas. Le regard qu'elle pose aujourd'hui sur ce qui lui a été légué révèle de façon criante l'absence d'horizon commun qu'il a à offrir. Mais ce vent de contestation annonce peut-être aussi que notre monde touche enfin le fond d'un nihilisme si solidement enraciné qu'il nous avait amenés à croire qu'il avait gagné sur toute velléité de révolte.

**Le cinéma des prochaines années**, et en premier lieu le (jeune) cinéma québécois, qui s'était montré depuis les années 2000 si profondément pénétré de nihilisme, se trouvera-t-il secoué par le vent d'insurrection qui souffle en ce moment? Saura-t-il prendre la mesure du monde qui est en train de se dessiner? Va-t-il chercher à s'emparer de la puissance poétique, du potentiel de rêve qui, au cœur même des ténèbres de notre temps, émane de cette force contestataire qui éclate tout à coup? Cette force explosive, protéiforme et difficile à cerner, qui ne peut (et ne veut) se laisser endiguer ou domestiquer, porte en elle le désir d'affranchir nos sociétés du fatalisme mortifère qui les tétanisait. Bien peu de films parmi ceux qui font l'objet de ce dossier, même s'ils affirment un rapport politique au monde, présentent quelque trace de la rumeur qui s'élève aujourd'hui, et qui pourtant grondait depuis bien longtemps sous la surface. Certes, le propre de ce qui est mouvant est d'être difficilement saisissable. Doit-on considérer que le cinéma sait plus facilement parler de ce qui n'est déjà plus, de ce qui s'achève que de ce qui est en train d'apparaître? Ce dossier est néanmoins l'occasion pour nous de profiter de ce « printemps québécois », qui risque bien de se prolonger en « automne québécois » – mais également chilien, canadien, autrichien, allemand, italien, espagnol, malaisien, égyptien... avec les journées de grève étudiantes mondiales qui se préparent en octobre et en novembre –, pour mettre en lumière les visages du politique dans le cinéma actuel. 2012, année de rupture?

Marie-Claude Loiselle

Photos : *United Red Army* de Koji Wakamatsu, *Il se peut que la beauté ait renforcé notre résolution* – Masao Adachi de Philippe Grandrieux, *Le temps qu'il reste* d'Elia Suleiman, *Chats perchés* de Chris Marker et *Notre musique* de Jean-Luc Godard.